

Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 28 (1940)

Heft: 578

Artikel: Publications d'état-civil : un progrès à Berne

Autor: S.F.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-263868>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

magasins est un vrai martyre ; et quant aux achats, ils ne représentent pas seulement une souffrance pour l'acheteuse, mais aussi pour la vendeuse, la cliente ayant toujours devant les yeux le spectre de l'achat manqué et ne cessant de répéter : « Est-ce que vraiment je pourrai porter cela un certain temps ? Est-ce que ça ne sera pas tout de suite démodé ? Est-ce que vraiment c'est bien « ce qui ce porte » ?... »

Ces femmes indécises, toujours sous le coup de l'inquiétude, vont de magasin en magasin, espérant perpétuellement découvrir quelque chose de mieux. Et cette inquiétude même est la cause de beaucoup d'achats inappropriés, car faute d'une ligne conductrice et d'un véritable goût, elles ne représentent pas un type défini de l'art de s'habiller. Elles n'en ont d'ailleurs pas l'ambition et ne souhaitent qu'une chose : être mises à la mode. Il va de soi que les femmes de cette catégorie gaspillent inutilement beaucoup d'argent, sans compter du temps et des forces. Plus l'acheteuse est pauvre et tenue d'épargner, plus un achat manqué est un désastre pour elle, et plus aussi elle devient craintive à l'idée de faire une emplette. Il paraît même que beaucoup de femmes, au moment de se décider à faire un achat, ont des sueurs, des tremblements dans les membres, un nage sur la vue et éprouvent le besoin de pleurer ; phénomènes qui, cela va sans dire, rendent particulièrement difficile un choix judicieux ! De plus, il se forme chez ces femmes une bien curieuse habitude : quand elles sont dans la rue, elles ne peuvent s'empêcher de surveiller les étalages ; elles comparent sans cesse les objets qui y sont exposés avec ceux qu'elles ont achetés, les prix avec ceux qu'elles ont payés. Constamment aussi, elles se comparent avec d'autres : « qu'a-t-elle acheté ? qu'est-ce qu'elle porte ? est-ce de

meilleure qualité, plus joli, plus pratique que ce que je possède?... ». Ainsi se crée une perpétuelle agitation intérieure. De telles femmes n'éprouvent presque jamais de contentement, mais sont en butte à bien des déceptions, tout particulièrement au moment des ventes de liquidation.

Une seconde catégorie de femmes, pour lesquelles la mode représente un véritable fardeau moral, sont celles qui éprouveraient un grand plaisir à s'accorder des vêtements à la mode, mais qui ne sont pas financièrement en état de faire face à tout ce dont une femme élégante de notre temps a besoin pour son équipement. Le problème qui se pose est le suivant : « Comment faire pour acheter cela ? » Rarement ceci sous-entend : « Comment faire pour trouver l'argent nécessaire ? » Les unes, les femmes mariées, reçoivent une certaine somme qui ne peut pas être dépassée et doit suffire au ménage ; les autres, celles qui gagnent leur vie, doivent compter avec le montant fixe de leur salaire. Elles se demandent donc : « Comment faire pour économiser suffisamment sur la nourriture, l'éclairage, le chauffage, les plaisirs, les cadeaux aux enfants ? » C'est un fait bien connu que beaucoup d'achats qui seraient nécessaires au ménage sont souvent sacrifiés à l'empêchement de quelque objet de toilette bien superflu, mais à la mode.

Cette tendance à l'épargne se manifeste encore d'une autre façon : « Comment faire pour tirer parti des vêtements que l'on a ? De quelle manière peut-on les transformer ? les teindre ? renouveler leur forme ou leur garniture ? » De là, à cause de questions en apparence futiles, une préoccupation constante, une concentration des forces sur un seul point. Ainsi qu'une monomanie, cette préoccupation de la toilette règne sur la pensée et la conduite de nombreuses femmes.

M^{me} MERCIER-JENNY (Glaris)

élue présidente centrale de la Société d'Utilité publique des Femmes suisses à l'Assemblée générale d'Olten, le 29 septembre dernier. M^{me} Mercier a été un membre très actif du Comité de la Section de Glaris, où elle s'est occupée spécialement de la lutte contre la tuberculose, de l'administration d'une crèche, de l'aide aux populations montagnardes, de la Lessive de guerre etc. Elle est également membre du Comité central des Services complémentaires féminins, et à la tête du S. C. F. du canton de Glaris.



Cliché : Zentrallblatt

Pour elles, le début d'une saison nouvelle égale une catastrophe qui se répéterait régulièrement plusieurs fois par an.

Ici encore, il faut réfuter l'opinion que ces femmes souffrent simplement d'un fâcheux état nerveux et que, par contre, d'autres qui sont dans le même cas, supportent très bien les changements de la mode. De telles affirmations procèdent de généralisations tout à fait fausses. Ceux qui ont l'occasion de s'entretenir à cœur ouvert avec ces femmes savent bien que, pour la plupart d'entre elles, le devoir de se conformer aux exigences de la mode constitue une véritable difficulté.

Pour une troisième catégorie de femmes, la question se pose tout autrement, car celles-ci ont une conception de la mode très différente : leur volonté est de résister à la mode. Elles mènent la guerre contre ses prescriptions et ses lois. Elles se refusent à ses perpétuels changements, et ce sont en partie des motifs de logique et de raisonnement qu'elles opposent à l'obligation de ne plus porter des vêtements encore en bon état, ou de jeter de l'argent par les fenêtres pour acquérir des objets sans utilité véritable. Elles trouvent absurde que, d'une part, l'industrie s'efforce d'appliquer des méthodes de travail de plus en plus rationnelles, alors que, d'autre part, on exige du consommateur qu'il jette au rebut, sans les avoir entièrement usés, des objets si rationnellement fabriqués. Elles sont mues, pour une part aussi, par des raisons sentimentales qui s'opposent à l'évolution trop rapide de la mode ; elles aiment se voir sous un certain chapeau ; elles aiment à leur aise dans telle robe ou telle jaquette, et ne veulent pas renoncer à ces objets familiers pour la seule raison qu'ils ne sont plus « à la mode », tandis que les nouveaux modèles en vogue ne leur plaisent pas ou ne sauraient convenir à leur genre. Chez les femmes de cette structure morale, le problème se pose à un tout autre niveau. D'une part, elles conviennent qu'il faut s'adapter à la mode dans une certaine mesure ; d'autre part, elles reconnaissent la vanité de ces prescriptions et s'y sont instinctivement opposées. Pour elles, tout une partie de leurs achats représente un vrai sacrifice de leurs convictions, et elles ne se décident que par contrainte au changement de vêtements déclaré nécessaire : elles s'y soumettent avec répugnance, irritation et,

après de longues réflexions : « Dois-je vraiment m'y résoudre ?... » Et tout cela empoisonne pour elles bien des heures. Car, si elles se refusent à suivre la mode de toute la force de leur raison, elles ne sont pourtant pas insensibles au risque d'être considérées comme trop vieux jeu, ou comme un rebut de la société. Elles en viennent donc, ainsi contraintes, à monter à nouveau leur garde-robe. Parfois, c'est le mari ou l'amant, qui aimerait voir auprès de lui une femme mise à la mode : un combat se livre alors dans l'âme de l'intéressée entre son désir de contenter un être aimé et la conviction qu'elle éprouve de faire chose absurde et injustifiée. Il n'est d'ailleurs pas rare qu'une femme résiste à ces exigences masculines, et cela n'est pas sans influence sur la vie conjugale qui, par conséquent, perd quelque chose de sa joie et de son charme.

Libre trad. par M. GAGNEBIN de fragments d'une étude de M^{me} Baumgarten, parue dans le Schw. Frauenblatt. (La fin au prochain numéro)

Pour le vote des femmes... en avant !

L'activité s'intensifie chaque jour dans les deux cantons de Genève et de Neuchâtel, où la question qui nous tient tant à cœur va être posée sous peu de façon officielle. A Neuchâtel, c'est en effet très probablement le 19 novembre que le Grand Conseil discutera la motion Brandt reconnaissant aux femmes le droit de vote communal : aussi le Comité d'action fait-il déjà force visites et démarches, passe des articles de presse à ceux des journaux qui veulent bien les accepter, distribue de la littérature de propagande, etc., etc. Le dernier numéro de notre journal, notamment, reproduisant un fragment du discours de M. Henry Vallotton, conseiller national, au Parti radical vaudois, a été remis à tous les députés neuchâtelois, les conclusions si suffragantes de ce discours d'un homme politique bien connu pouvant exercer une heureuse influence sur des esprits encore incertains.

A Genève, le Comité de l'Initiative s'est adressé à près de 200 Sociétés et groupements pour attirer leur attention sur la votation du 1^{er} décembre et son importance, et leur suggérer d'organiser des causeries ou des séances de discussion. Les conférences dans les communes rurales sont également en voie d'organisation, et une assemblée publique est prévue en ville pour le 28 novembre, avec le concours de plusieurs orateurs. Plusieurs grands journaux se sont montrés très sympathiques à

notre cause et nous ont ouvert leurs colonnes, et la question de la publication d'une feuille volante à envoyer à tous les électeurs est étudiée par le Comité. Grâce au précieux concours d'un jeune artiste de talent, M. Pierre Chavannes, fils d'un des membres du Comité, une affiche illustrée, aussi significative qu'artistique, est en voie d'exécution : tout ceci, comme l'entraîne et l'ardeur des membres du Comité, étant de bon augure.

Ce qui est moins heureux, c'est la décision du Comité Central du parti national-démocratique, prise à une forte majorité le 28 octobre, de recommander aux électeurs de voter non le 1^{er} décembre ! Et pourtant une causerie de la Présidente de l'Association pour le Suffrage, faite le même jour au Cercle démocratique, n'avait pas même éveillé une opposition ou une objection, mais rencontré au contraire l'intérêt le plus chaleureux et l'accueil le plus courtis. Sans doute, comme l'a relevé avec un peu de gêne le *Journal de Genève*, les membres du Comité Central du parti étaient-ils peu nombreux dans l'auditoire, ce qui est assurément fort regrettable, non seulement pour notre cause, mais aussi pour la valeur de leur décision : car comment croire que celle-ci a été prise en connaissance de cause, et non pas en vertu d'une opinion préconçue, quand a été si soigneusement évitée une occasion si propice de se renseigner et de discuter ? et ceci n'est-il pas une bien fâcheuse attitude en maint autre domaine ?...

E. Gb.



Féminisme et littérature

Quand parut Nora...

Les romanciers et les dramaturges — même les plus grands — ne construisent pas en l'air. Pour élever leurs édifices imaginaires, la plupart ont besoin de prendre un point d'appui dans la réalité. Ainsi Henrik Ibsen.

En 1869, une jeune fille de vingt ans lui avait dédié son premier roman : *Les Filles de Brand*, signé du pseudonyme de Lili. Peu de temps après, il la rencontra à Copenhague et fut surpris de la trouver si délicatement naturelle et gaie. Comme elle lui plaisait, il l'invita à venir le voir à Dresde. Durant deux mois, au cours de l'été suivant, elle fréquenta presque quotidiennement la maison d'Ibsen et se lia d'amitié avec sa femme, Susanna. Tous deux l'avaient baptisée « l'Alouette ». En 1873, elle épousa un nommé Victor Kieler, agrégé des lettres, qui se surmena pour subvenir aux besoins du ménage et tomba malade de la poitrine. Sans en souffler mot à personne, Laura emprunta dans une banque norvégienne, grâce à la caution d'un ami, la somme nécessaire pour emmener son mari dans

le Midi. Au retour, les difficultés s'aggravèrent. Il lui fallut recourir à un nouvel emprunt qu'elle ne put rembourser. Si bien qu'un jour, la pauvre femme envoya à Ibsen un manuscrit hâtivement rédigé, lui demandant sa recommandation pour l'éditeur Hegel qui, espérait-elle, la rétribuerait mieux que le sien, et la tirerait ainsi d'embarras.

Dans cette lettre, qui est du 26 mars 1878, la jeune femme ne racontait certes pas en détail les faits qui l'avaient amenée à demander l'aide de son grand ami, mais la démarche même en disait long. Ibsen eut bientôt deviné qu'il y avait quelque chose qu'elle taisait. Quelque chose qui modifiait cependant l'histoire du tout au tout. Et, cette histoire, il la reconstruisit par hypothèses. Ainsi naquit l'idée de son drame futur : *Maison de poupée*.

Dans le scénario, le surmenage et la maladie du mari, l'emprunt fait à son insu, le voyage en Italie, le travail que s'impose Nora pour payer des intérêts et des acomptes sont donc des faits exacts. Mais le mode de l'emprunt est faux, bien qu'il ait été suggéré par un acte de Laura Kieler, et tout le rôle du prêteur est une invention d'Ibsen. Invention aussi, le dénouement. En réalité, Laura n'a pas abandonné ses enfants. Au contraire, comme elle avait dû entrer dans un asile d'aliénés, ses enfants lui furent enlevés et c'est son mari qui demanda le divorce. D'ailleurs leur histoire n'a pas fourni que l'affabulation de la pièce. Ibsen a emprunté au ménage Kieler beaucoup de traits de caractère. Et non seulement à « l'Alouette », qu'il connaissait bien, mais aussi à son mari, homme de devoir, très strict en matière d'argent, cachant sous des manières cal-

mes et polies, une nature nerveuse, capable d'emportements et de brutalité.

N'empêche qu'il y a six mois d'intervalle entre les premières notes du dramaturge et son premier brouillon. Et c'est seulement l'année suivante, en juillet, août et septembre 1879, que, retiré près d'Amalfi, dans un ancien monastère devenu l'*Albergo della Luna*, il rédigea sa pièce. A cette époque, Ibsen pensait beaucoup au sort de la femme dans la vie moderne. Une réaction profonde le dressait contre l'idéal de la femme dévouée, à la Kätchen von Heilbronn. Déjà, dans *l'Union des Jeunes*, il avait introduit Selma qui se plaint d'être traitée en poupée. Brandès, le critique, lui avait signalé que cette idée pourrait être développée et faire le sujet d'une pièce nouvelle. D'autre part, Ibsen était en relation personnelle avec Camilla Collett, l'apôtre du féminisme nordique. Certainement il subit son influence, et d'autant plus vivement qu'elle s'était fait une alliée de Susanna. Au reste, on venait de jouer les *Soutiens de la société*, une autre pièce, rédigée dès 1870, où la tendance féministe est très accentuée. Dina, c'est déjà la rebelle contre les convenances, les préjugés, les traditions et la religion.

ACTE IV. — Dina. — Je ne promets rien ; je déteste promettre. Tout doit venir comme il peut.

M^{me} Bernick. — Oui, oui, c'est cela ; tu n'as qu'à rester comme tu es... sincère et fidèle à toi-même.

A la fin, le consul Bernick déclare : « C'est vous, femmes, qui êtes les soutiens de la société ». Mais M^{me} Hassel lui répond : « Non, vois-tu, c'est l'esprit de vérité et de liberté... Voilà les soutiens de la société ».

Ainsi, *Maison de poupée* est la suite naturelle de la pièce précédente. Mais si Ibsen défend la femme, ce n'est pas au nom d'une égalité à laquelle il n'a jamais cru. Il ne souhaite pas que les femmes deviennent pareilles aux hommes. L'élégance naturelle et la grâce féminine de Camilla Collett lui plaisaient. Et, s'il admirait chez Susanna une énergie « virile », son illogisme le charmait comme une marque de féminité. Dans l'hiver 1878-79 qu'il passa à Rome, il fit à l'Association scandinave la proposition d'admettre en principe que le bibliothécaire pût être une femme. En quoi il obtint gain de cause. Mais il voulait aussi que les femmes fussent admises comme membres effectifs, avec droit de vote. La décision finale ne lui ayant point été favorable, il en garda longue rancune. Dans son discours à l'Association, il avait dit : « Les femmes ont quelque chose de commun avec le véritable artiste, de même qu'avec la jeunesse en général, et cela remplace le sens pratique des affaires... C'est l'instinct génial qui va tout droit à la solution juste. » Aussi ne s'agit-il, dans aucune des deux pièces, de féminisme proprement dit, mais des obstacles qu'une société construite par les hommes à leur usage oppose au développement normal de la femme.

La thèse essentielle de *Maison de poupée*, c'est celle de la conscience morale de l'individu. Or Ibsen savait qu'il abordait là un sujet dangereux. Sa *Comédie de l'Amour* avait soulevé une tolle dans la société norvégienne, si susceptible sur le chapitre du mariage. Le roman de Björnson, *Magnhild*, qui abordait ce thème, avait donné lieu à des polémiques sans fin. Un correspondant norvégien du *Stockholms Dagblad* ayant écrit

des naissances, si bien qu'il semblait que tous les bébés avaient bien des pères, mais pas de mères ! Cette situation était anormale et peu obligatoire pour les mères. Grâce aux réclamations des Associations féminines bernoises, et notamment de la Section bernoise pour le Suffrage féminin, cette anomalie va disparaître. Les deux parents, le père et la mère avec son nom de jeune fille, figureront dans la liste des naissances. Et cela est justice ; cela correspond d'ailleurs à l'esprit du Code civil suisse, qui reconnaît aux deux conjoints la puissance paternelle et veut que la mère ait, autant que le père, le sentiment de ses responsabilités pour le bien physique et moral de l'enfant.

Cette réforme en appelle une autre, concernant les publications de mariage. La mention de la profession de la femme est supprimée alors qu'est maintenue la mention de la profession du fiancé. Là encore, le Code civil suisse reconnaît à la femme le droit d'exercer une activité indépendante ; il faut pour l'en empêcher une interdiction expresse du mari, interdiction contre laquelle la femme peut recourir au juge. Ces interdictions sont fort rares dans la pratique. Aujourd'hui, c'est dans l'intérêt de la famille que la femme exerce son métier ; sa formation professionnelle et ses capacités professionnelles sont aujourd'hui le capital le plus précieux et le plus solide. La profession appartient aussi bien à la femme qu'à l'homme ; la femme y tient autant qu'à son nom et qu'à sa personnalité. Il est donc raisonnable d'en faire mention dans les publications de l'état-civil. Cette mention est d'ailleurs la suite logique des efforts faits partout pour encourager la formation professionnelle de la jeunesse. S. F.

L'état actuel du marché du travail féminin en Suisse (Octobre 1940)

L'Office suisse des Professions féminines nous communique sur ce sujet d'intéressantes observations et constatations, desquelles nous extrayons les passages suivants. (Résumé.)

...Alors qu'en juillet dernier, nous pouvions encore écrire fièrement qu'il n'était plus nécessaire de justifier ou de défendre le travail féminin, la situation a maintenant complètement changé, du fait de la démobilisation partielle, de celui aussi que certaines exportations sont devenues sinon impossibles, du moins extrêmement difficiles, du fait, enfin que le spectre du chômage nous menace à nouveau. Si bien que surgissent de toutes parts des propositions et des réclamations pour restreindre et même interdire le travail féminin, et que la leçon de ces neufs mois d'économie de guerre, qui ont pourtant prouvé avec éclat à quel point le travail des femmes était indispensable à notre vie nationale, est complètement oubliée. Les femmes sont donc obligées de se défendre de nouveau pour obtenir ce qui devrait leur être reconnu tout naturellement : c'est-à-dire le droit de l'exercice libre et sans conditions du métier de leur choix.

Elles ont donc, pour la plupart, quitté les fabriques, où les hommes les ont, à leur tour, remplacées aux postes que l'on avait été si heureux de leur voir remplir pour faire face aux besoins de la production. Dans quelques industries, cependant, les femmes sont restées

en forte majorité, notamment dans la confection et dans le textile. Notons ici que la première de ces industries a suffisamment à faire pour satisfaire à la demande intérieure, surtout en ce qui concerne les manteaux et les vêtements de laine, alors que les maisons travaillant pour l'exportation (trois millions et demi d'affaires par an, ces dernières années), sont obligées de renvoyer du personnel. La confection de lingerie est aussi très occupée, la crainte du froid dans des appartements insuffisamment chauffés ayant fortement accru la demande des sous-vêtements de laine ! Pour l'industrie textile, les tissages de coton et de laine travaillent à plein rendement pour l'armée comme pour la population civile ; en revanche, l'industrie de la soie est très gênée par les difficultés d'importation, le marché intérieur ne pouvant absorber toute sa production. La situation ne s'est pas améliorée pour l'industrie de la broderie, la propagande en sa faveur faite à l'étranger ayant été complètement annihilée par les impossibilités d'exportation.

Les divers métiers féminins ne subissent heureusement pas, pour le moment, le contre-coup direct de ces difficultés de l'industrie, et, vu les précautions prises pour l'approvisionnement du pays en matières premières, la couture et la mode peuvent se développer, et même tenter des initiatives nouvelles, les modèles de Paris faisant défaut. Il manquerait des corsetières, des modistes et des fourreuses, alors que le métier de coiffeuse est encombré. Inutile aussi d'augmenter le nombre des mécaniciennes-dentistes, qui sont en surabondance ; car, si d'une part l'on ne peut que se réjouir de ce qu'une meilleure hygiène dentaire, observée dès l'enfance, a rendu beaucoup moins nécessaires les travaux de prothèse dentaire, le métier souffre, d'autre part, de chômage. Quant aux jardinières, elles ont été beaucoup plus recherchées durant l'été dernier que pendant les périodes correspondantes des années précédentes.

Dans les carrières commerciales et administratives, le nombre des vendeuses qui cherchent une place est considérable, mais l'on ne peut s'empêcher de se demander si la qualité de cette main-d'œuvre est à la hauteur de ce que l'on en attend ? D'ailleurs, toutes les professions commerciales sont encombrées, et les sténotypistes, les comptables, les employés de bureau, qui, cet été encore, étaient très recherchés, ont été remerciés, soit parce que la démobilisation a ramené des hommes dans ces professions, soit parce que les importations et les exportations se sont arrêtées. Il faut noter aussi, comme cause de chômage dans cette branche, le départ de notre pays de consulats étrangers, d'institutions internationales, de succursales de maisons étrangères, etc. (à Genève, les constatations de cet ordre sont frappantes (Résumé)). Le phénomène déjà observé lors de la période de crise économique d'avant-guerre se reproduit à nouveau : de très jeunes subalternes trouvent facilement de petits postes subalternes, mais aux approches de la trentaine, alors que la pratique, les expériences acquises et la maturité du caractère contribuent à faire d'une employée une auxiliaire vraiment utile, les chances de travail sont nettement défavorables. (La cause n'en est-elle pas que les employeurs préfèrent payer à des jeunes filles de petits salaires qu'ils n'oseraient pas offrir à des femmes mieux préparées ?

Elle s'en va donc, ayant « des devoirs » nouveaux à « remplir désormais ». Oui, d'autres devoirs que ceux de l'épouse et de la mère, ces devoirs envers elle-même, comme Nora.

Dumas fils était intervenu pour faire passer cette petite pièce au Vaudeville. Mais elle n'y eut que 5 représentations. Personne ne prit garde à cet acte d'un auteur alors à peine connu, et il est peu probable qu'Ibsen en ait jamais entendu parler.

Maison de poupée parut le 4 décembre 1879. Instruit par l'expérience, l'éditeur Hegel risqua tout de suite une édition de 8000 exemplaires, puis, un mois plus tard, une seconde, de 3000. La troisième édition fut mise en vente le 8 mars. Encore un éditeur allemand était-il venu faire concurrence, en Danemark, avec une traduction à bon marché. Et ce ne fut pas un succès passager. Au moment du centenaire d'Ibsen, la vente du texte original de *Maison de poupée* atteignit 127.995 exemplaires, dépassant le chiffre de tous les autres drames écrits dans le monde.

Sur la scène, la pièce remporta un même succès. Le Théâtre Royal de Copenhague donna la première, le 21 décembre. La salle était comble ; elle le fut tous les soirs, durant une série de représentations, dont les cinq premières rapportèrent à l'auteur plus de 11.000 fr. Mme Hennings, créatrice du rôle, était une Nora parfaite. Une troupe ambulante fit connaître la pièce dans les principales villes de province. Partout l'émotion fut considérable. Un journaliste écrivait : « Je n'ai jamais vu un public ainsi secoué tout entier, changeant son allure et sa manière d'être habituelle, si ce n'est à propos d'un événement de la plus haute importance. Mais peut-être la représentation



Publications reçues

SUZANNE ENGELSON : Une grande figure de la Renaissance. La Reine Marguerite d'Angoulême, sœur de François I^{er}. Le Message par-dessus le temps. — Genève. Imprimerie Guerry, rue du Vieux-Billard, 24.

Cette brochure de 34 pages constitue une courte biographie de Marguerite d'Angoulême, connue aussi sous le nom de Marguerite de Navarre. La physionomie si haute et si pure de cette femme d'élite, qui fut duchesse puis reine, y est retracée en traits enthousiastes. Sa figure se détache avec un fin relief sur la muraille sombre de son époque. On suit l'ascension de son esprit et de son âme au travers de sa vie et de ses œuvres. On y admire sa grâce, son érudition, son imagination, son esprit philosophique, et surtout sa poursuite si noble des vérités spirituelles.

On est surpris de la trouver sociale en un temps où on ne l'était guère, et tolérante à une époque d'intransigeance et de persécution. Elle fut, en particulier, grande protectrice des protestants notamment de Calvin, qu'elle reçut à sa cour. Femme de cœur, elle eut pour son frère, le roi François I^{er}, une profonde affection, et, après la mort de celui-ci, la vie n'eut plus aucun charme pour elle.

Ecritre avec aisance, dans un style parfois un peu terne, cette brochure mérite d'être lue et méditée.

Hélène NAVILLE.

ALMANACHS 1941.

Ne trouvez-vous pas qu'il faut un robuste courage aux éditeurs d'almansachs pour prendre ainsi une hypothèque sur l'avenir en lançant à travers

(Résumé.) C'est à cette catégorie de travailleuses qu'en ont surtout ceux qui réclament l'exclusion des femmes de nombreuses places et l'interdiction du travail féminin : une menace qui, à la pratique, ne risque guère de se réaliser, les femmes étant généralement mieux qualifiées que les hommes pour ce travail de bureau qu'eux-mêmes trouvent peu intéressant. Signalons aussi, à ce propos, que l'armée pourrait offrir ici des débouchés à l'activité féminine, puisque lors du recrutement pour les Services complémentaires féminins, le nombre des inscriptions pour les services administratifs a été insuffisant.

Depuis le printemps, notre pays est, touristique, isolé de ses voisins, ce qui n'a pu manquer d'avoir de l'influence pour la situation

du monde des publications, dont tant de feuilles portent des dates qui seront peut-être celles de catastrophes sans nom pour notre humanité ?... Que s'inscrira-t-il sur cette page d'octobre ou de décembre 1941, que la sollicitude de l'éditeur a laissée blanche pour que je puisse y noter quoi ? un rendez-vous de dentiste ou le montant de la facture de l'électricien ? oui, sans doute, mais peut-être et tout aussi bien celle d'un bouleversement politique ou militaire, comme ceux dont 1940 nous a donné l'exemple. Qui donc, aux Pays-Bas ou en Norvège, aurait songé à marquer du signe du malheur le 10 mai ou le 9 avril ?... Et cependant, que faisons-nous d'autre, dans notre vie quotidienne, que de préparer des journées sans savoir si nous les vivrons !

Félicitons donc nos éditeurs romans pour leurs almanachs, qui nous arrivent, comme chaque année, riches de renseignements de tout ordre, de contes et de nouvelles, de mots pour rire et de mots pour casser les têtes des chercheurs, de portraits et de chroniques, d'anecdotes et de bons conseils, sans oublier les signes du zodiaque et les tableaux des foires. Voici celui du *Caré Kuenzel* (édition Otto Walter, S.A., Olten, prix : fr. 1.—), qui, spécialisé dans l'étude des simples, annonce dès sa couverture que « si l'on connaissait l'étonnante richesse des plantes médicinales, on pourrait guérir toutes les maladies », et qui, pour tenir cette promesse, aligne de bien alléchantes recettes : savez-vous, par exemple, que si votre mémoire faiblit, vous pouvez parer à cet inconvénient en prenant deux à trois fois par jour une cuillerée à café d'un mélange de noix de muscade (sic) d'anis et de cumin cuits dans du vin ?...

Voici l'*Almanach socialiste* (Ed. de « La Sentinelle »), La Chaux-de-Fonds, prix : fr. 0,80), dont la vignette, sur couverture rouge, marche fièrement « vers la Cité future », et auquel ont collaboré des auteurs connus et appréciés des milieux coopératifs et syndicaux, tels que Charles Schurch, Edmond Privat, Charles Barbier, d'autres encore. Et voici notre *Messageur boîtes de Berne et Vevey* (Ed. Klausfelder, Vevey, prix : fr. 0,70), qu'Eugène Rambert nous dépeignait déjà de façon si savoureuse, il y a soixante-douze ans (*Une Bibliothèque à la montagne*), et qui, non seulement depuis lors, mais bien depuis sa fondation, en 1708, garde toujours sur sa couverture autant de spectacles que sur une bande de cinéma, mais dont le contenu s'est mis à la page : vitamines, tanks (hélas !), doryphore..., toute la terminologie moderne s'y retrouve accompagnant force informations utiles...

Bon succès à nos almanachs.

M. F.

que cet ouvrage tendait évidemment à justifier l'amour libre et à incriminer le mariage, Björnson avait répondu vertement : « J'ai défendu la moralité dans le mariage, puisque j'ai montré que seul un mariage où il y a une mutuelle estime est moral et que celui qui vit dans une union mal fondée doit en sortir plutôt que de se vouer au mensonge ».

Le 22 avril 1879, au moment où Ibsen commençait le brouillon de *Nora*, Björnson faisait représenter une de ses meilleures pièces, *Léonarda*, qui traite encore de l'amour dans le mariage. La question était donc à l'ordre du jour dans toute la Scandinavie.

Chose curieuse, quelque dix ans auparavant, le poète Villiers de l'Isle Adam, avait déjà fait représenter, à Paris, un petit acte intitulé : *La Révolte*, dont le sujet rappelle beaucoup celui de *Nora*. Deux personnages : le mari, un banquier, Félix de son petit nom, et son épouse, Elisabeth, qui est surtout son comptable. Or, Elisabeth annonce un soir à Félix qu'elle va s'en aller. Elle a une fille, qu'elle a embrassée tout à l'heure pour la dernière fois. Mais cette Nora, elle ne nourrit d'amour coupable, ni n'aspire à aimer de cette façon. Mais elle veut se développer, affranchir et cultiver son « Moi » dans le sens le plus élevé de ce mot. « Je veux vivre, entendez-vous, insensé que vous êtes, crie-t-elle. Car ici je meurs de mon vivant... J'ai soif de choses sérieuses. Je veux respirer le grand air du ciel ! » Et, plus loin, dans une image brève, imprévue et sublime, reprochant à son mari de l'avoir méconnue : « Vous êtes, prononcez-t-elle comme un Juif aveugle qui a laissé tomber des pierres sur le chemin ».

de cette pièce n'est-elle pas loin d'être un tel événement, dans notre vie sociale ».

Cependant la critique et le public ne furent d'abord nullement enthousiastes. La lecture de la presse de 1879-1880 donne l'impression que si l'auteur n'avait pas eu une situation bien établie, son œuvre aurait été refusée, comme auparavant *La Comédie de l'Amour*, peut-être même sifflée. Mais Ibsen ne pouvait être traité si cavalièrement. « Oui, cette pièce a fait du tapage », écrivait Marguerite Thoresen. Si Ibsen n'avait pas eu sa haute situation de poète, il aurait pâti de l'avoir écrite ».

Un article du *Morgenbladet* exprima le sentiment général. On y admirait beaucoup la façon dont l'intrigue et le caractère de Nora sont développés. C'est un chef-d'œuvre, disait-on, jusqu'au moment où Helmer est instruit du faux. Alors tout se gâte, car, de même que la *Comédie de l'Amour*, de même que *Léonarda*, de Björnson, de même enfin que les *Soutiens de la société*, la nouvelle pièce d'Ibsen est inachevée. C'est la première partie dramatisée d'un roman dont la seconde partie manque. Et l'auteur de l'article de suggérer que « cela tient peut-être à la fausse conception que le grand dramaturge norvégien a de la vie. Car il trouve mauvais le monde où nous vivons. Selon lui, les circonstances sont responsables de tout, de sorte que Bernick, par exemple, le protagoniste des *Soutiens de la société*, est peut-être, malgré ses crimes, un très brave homme ! La société civilisée est fondée sur la famille, sur les lois et sur l'ordre, continuait le journaliste. Que deviendraient les enfants si Helmer les lâchait aussi ? Une morale qui aboutit à ce qu'aucun lien ne soit solide n'est pas praticable ».

du personnel de l'hôtellerie. Toutefois, les vides dans cette carrière, que nous signalions déjà au mois de juin, n'ont pas été comblés, si bien que les grandes organisations professionnelles ont étudié les moyens de former un personnel qualifié qui maintienne la réputation de l'hôtellerie suisse. Le service domestique a oscillé entre plusieurs extrêmes, s'il faut en croire les lamentations des maîtresses de maison, qui ne pouvaient plus trouver d'aides ménagères, et celle des chefs d'industrie, qui se plaignaient que l'amélioration des conditions du travail domestique faisait concurrence à l'embauchage dans les usines ! Les infirmières trouvent plus difficilement du travail, à la suite des mesures d'économie et de restrictions que chacun prend ou croit

Morgenbladet était le journal de Friede, un ami d'Ibsen, mais un homme de droite. Moins doctrinaire, mais sans doute moins expressif de l'opinion publique, était l'*Aftenposten*. Ici aussi, on louait d'abord très fort l'habileté d'Ibsen. Mais, ajoutait-on, « la grande question est de savoir si le dénouement est psychologiquement vrai ou vraisemblable ; en tous cas il choque le sentiment, de même que le personnage lugubre du Dr Rank ». Un autre périodique qui s'exprimait de même, ajoutait : « Si le dénouement choque le sentiment instinctif, si ce qui arrive suscite une foule de réserves et d'objections, Ibsen a noué les fils de telle sorte qu'on s'incline malgré soi ».

« Malgré soi », dit La Chesnais, c'est bien l'expression qui caractérise le mieux l'étrange succès de *Maison de poupée*. « La pièce produisit un effet puissant, bien qu'elle effrayât », a écrit encore Georges Brandès. On allait l'entendre, on la lisait, et surtout on la discutait ; les polémiques se prolongeaient même en province ; ici et là, des brochures paraissaient ; les pasteurs parlaient de Nora dans leurs sermons. Ceux que lassaient ces discussions affichaient sur leur porte : « Ici on ne parle pas de *Maison de poupée* ». L'auteur comptait bien peu de partisans décidés ; cependant de la réserve au blâme catégorique. Il y avait bien des nuances. Dans la presse, personne ne défendait nettement la pièce. Le journal satirique *Vikingen*, alors bien disposé pour Ibsen et mal pour Björnson, publia une caricature montrant Nora et Léonarda causant ensemble :

Nora. — Je ne sais comment cela se fait, mais il me semble qu'il manque quelque chose à ma